Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 9 (1901)

Heft: 35

Artikel: Simples notes de critique théologique

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403512

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SIMPLES NOTES DE CRITIQUE THÉOLOGIQUE[1].

1° Un des premiers devoirs de tout théologien sérieux est de se surveiller très rigoureusement pour éviter un état d'esprit très fréquent et absolument néfaste. Cet état d'esprit consiste à croire que l'on est en parfaite possession de la vérité, et que l'on n'a plus qu'à faire la démonstration non pas de la vérité, mais de la possession. C'est la possession personnelle qui prime la vérité. Qu'un homme de foi croie à la vérité des dogmes chrétiens, c'est-à-dire à la vérité des enseignements du Christ, on ne saurait en être étonné. Mais beaucoup de théologiens étendent cette conviction, cette croyance aux « dogmes », à toute la « théologie » qui leur a été enseignée dans leur enfance, à toutes les explications quelconques qu'on leur a données de ces dogmes. Confondant tout, le divin avec l'humain et l'humain avec le divin, ils ne doutent de rien ; ils sont assurés qu'ils ne peuvent pas se tromper, qu'ils ont le monopole de la vérité religieuse et surtout ecclésiastique, et que quiconque les contredirait sur n'importe laquelle de leurs convictions, serait *eo ipso* dans l'erreur. Partant de là, toute l'activité de leur esprit, toutes les recherches qu'ils font, toutes

[1]) Si je publie ces « Simples Notes », c'est sur le désir des théologiens qui en ont pris connaissance, et aussi parce que je crois qu'elles pourraient peut-être servir à l'avancement soit des sciences théologiques en général, soit de l'union des Eglises chrétiennes en particulier, plusieurs théologiens faisant obstacle à ce double avancement par l'absence de toute méthode ou par des méthodes erronées. Il ne faut donc pas chercher dans ces pages un traité de méthodologie. Un tel traité serait chose trop vaste pour un simple article de Revue. Peut-être le ferai-je un jour. Mais, présentement, il ne s'agit que d'observations toutes pratiques, dont le seul mérite — si elles en ont un — est d'empêcher les déviations, de corriger certaines méprises regrettables, de ramener dans la droite voie, et de remettre devant les yeux des hommes de bonne volonté le vrai but à atteindre, ainsi que quelques moyens efficaces pour l'atteindre.

les lectures auxquelles ils se livrent, toute l'érudition qu'ils amassent, tous les raisonnements qu'ils tirent, tous les systèmes qu'ils bâtissent, toutes ces choses n'ont qu'un but : non pas découvrir les vérités qu'ils ne connaissent pas, mais démontrer que leurs opinions sont les vraies et les seules vraies, et que leurs adversaires ont tort. C'est là tout le but et toute la portée de leur science.

Qui ne voit que cette tendance est erronée et qu'elle ne peut conduire qu'à de plus grandes erreurs ? Qui ne voit qu'en se prenant soi-même pour but ou pour point de mire, on se substitue à la vérité, qui doit être notre seule visée et notre seul but ? Qui ne voit que, si chaque théologien tombait dans ce travers et cette erreur, il n'y aurait plus en théologie qu'une confusion générale et une impossibilité absolue de s'entendre ? Ce serait le règne de Satan à la place du règne de Dieu.

Dieu est vérité. Le théologien qui cherche Dieu, doit donc chercher la vérité. Le théologien qui a déjà entrevu quelques rayons de Dieu, doit, en les admirant, chercher à en découvrir d'autres. Or, en se livrant à cette admiration et à cette recherche, il doit laisser aux autres la même liberté. Dieu, père de tous, est à tous ; et nul homme, nul véritable enfant de Dieu, ne jouit du monopole de l'amour paternel pas plus qu'il ne possède le monopole de l'amour filial. Faire de sa chétive personne l'enfant de prédilection du Père céleste, c'est à la fois tomber dans un orgueil ridicule et rapetisser Dieu, dont l'amour et la vérité sont infinis. Toute théologie fondée sur une notion de Dieu aussi misérable, ne peut être que misérable ; et toute Eglise qui vivrait dans cet ordre d'idées serait condamnée et par la science et par la foi. *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis* (*Matth.* VI, 33).

2° D'abord et avant tout, rappelons-nous que le *christianisme* est une religion et non une science. Autant un savant serait absurde, si, avec ses mathématiques, ou avec sa physique, ou avec sa chimie, ou avec une science quelconque, il voulait pénétrer dans l'essence du christianisme pour en disposer les éléments à son gré; autant un chrétien serait absurde, si, avec les dogmes chrétiens, il voulait créer une science mathéma-

tique, ou une physique, ou une chimie, ou une science quelconque. Ce sont là deux domaines distincts qu'il ne faut jamais confondre. Et la théologie n'est nullement l'introduction du christianisme dans les sciences, ni des sciences dans le christianisme, encore moins leur fusion. Ce sont les gnostiques qui ont prétendu faire cette mixtion et cette fusion : au lieu de maintenir le christianisme dans son essence, tel que le Christ l'a établi, ils ont voulu le mélanger à la science de leur temps et en exprimer les dogmes avec des termes prétendus scientifiques, et ils ont simplement créé des systèmes qui aujourd'hui par leur bizarrerie nous inspirent une profonde pitié. Et les théologiens qui seraient tentés de les imiter sous prétexte que nos sciences ont pour elles l'évidence et la certitude, ne seraient pas plus heureux : car les sciences d'aujourd'hui seront sans doute considérées dans quelques siècles comme le sont actuellement les sciences des gnostiques. Donc conservons le christianisme dans sa pureté première, gardons le dépôt intact. D'une part, développons dans notre âme cette sainte religion, inspiratrice des pensées les plus élevées, des sentiments les plus nobles, des vertus les plus sublimes ; et d'autre part, cultivons les sciences en toute liberté. De la sorte il n'y aura jamais conflit entre le christianisme et les sciences ; et de plus, quand les systèmes scientifiques aujourd'hui en honneur tomberont en discrédit, le christianisme n'en recevra aucune atteinte.

Toutefois, cette distinction du domaine religieux et du domaine scientifique n'est-elle pas de nature à créer en nous un dualisme regrettable, d'après lequel une partie de notre âme serait vouée à la religion et l'autre à la science, toutes deux étrangères l'une à l'autre, quoique appartenant au même moi ? Nullement. Notre moi reste un, notre âme reste une, notre intelligence reste une ; mais dans notre intelligence une il y a des pensées qui lui viennent du christianisme et d'autres qui lui viennent des sciences ; les unes et les autres l'éclairent; ce sont deux flambeaux qui, loin de se contredire, se fortifient et se complètent dans l'intelligence une qui en est éclairée. Il en est de même des sentiments qui sont inspirés par la grâce et la beauté incréée, et de ceux qui sont inspirés par la nature et la beauté créée ; ils peuvent s'aider et se fortifier dans notre cœur et dans notre conscience : la lutte est entre

la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, mais non entre les formes multiples du vrai, du beau et du bien. Ces formes doivent rester distinctes même quand notre âme, une, profite et jouit des unes et des autres.

Mais alors, dira-t-on, en quoi donc consiste la théologie, si elle n'est pas la compénétration des sciences par les dogmes chrétiens et des dogmes par les sciences ? La théologie se sert des lumières de la raison, de la philosophie, de l'histoire, des sciences, non pas pour fabriquer des dogmes nouveaux comme faisaient les gnostiques, ni pour faire entrer les dogmes chrétiens dans la construction de systèmes philosophico-théologiques, ni pour les tailler de manière à former avec eux et avec les données des sciences des édifices dans lesquels les âmes devraient habiter, s'agenouiller et vivre. Non, tel n'est pas le rôle de la théologie. Son rôle, c'est de se servir des lumières vraies de toutes les sciences, pour mieux montrer la vérité et la beauté des dogmes chrétiens tels qu'ils sont, de la morale chrétienne telle qu'elle est, des sacrements chrétiens tels qu'ils sont, de manière à faciliter la foi et la pratique de la vertu. La théologie constate, démontre, défend et explique les dogmes, mais elle ne touche pas à leur essence ; à plus forte raison ne les altère-t-elle pas ; elle les laisse ce qu'ils sont ; sous sa lumière, ceux-ci brillent davantage aux yeux des hommes, mais ils restent distincts des lumières projetées sur eux, des raisonnements plus ou moins scientifiques dont ils sont l'objet, et des conséquences, soit spéculatives, soit pratiques, que la théologie prétend en tirer pour son propre compte et à ses risques et périls, et nullement aux risques et périls des dogmes, qui, je le répète, restent dans leur essence ce que le Christ les a faits, absolument inaltérables, sans qu'on puisse rien en retrancher ni rien y ajouter. Les explications humaines, philosophiques et scientifiques, ne doivent pas être des additions ; car elles doivent laisser les dogmes intacts sans pouvoir jamais elles-mêmes ni faire partie des dogmes qu'elles expliquent, ni être des dogmes.

Evitons donc soigneusement la méthode gnostique, qui est loin d'être délaissée. Que de théologiens, encore aujourd'hui, altèrent les dogmes soit par addition, soit par soustraction ! Pour nous, gardons-les intacts comme un dépôt sacré ; que notre théologie soit de plus en plus éclairée, de plus en plus

scientifique ; mais ne la confondons jamais avec la parole même du Christ, qui doit toujours, partout et pour tous, rester dans sa divine simplicité.

3° Pour être théologien, on n'en est pas moins homme, c'est-à-dire faillible. Donc n'acceptez rien les yeux fermés. Comme dit St. Paul, *omnia scrutate, quod bonum est tenete.* Contrôlez toutes les assertions et tous les textes ; car la plupart de ceux qui tomberont sous vos yeux, seront puisés non dans les sources mêmes, mais dans des ouvrages de troisième ou quatrième main, et souvent détournés de leur véritable sens. C'est à vous de *rétablir le vrai sens en allant à la source même.* Ce travail vous procurera des surprises grandes, non seulement en ce sens que vous constaterez que tel prétendu érudit, tout surchargé de citations, n'est qu'un copiste qui ne mérite aucune créance, mais encore en ce sens que le vrai texte vous donnera une lumière inattendue et jettera sur la question que vous étudiez un jour nouveau, qui vous ouvrira des horizons nouveaux. En étudiant les Pères et les théologiens de l'ancienne Eglise dans leurs ouvrages mêmes, vous serez quelquefois surpris de l'étroitesse de quelques-uns, c'est vrai, mais plus souvent de la largeur d'esprit et de l'étonnante liberté avec lesquelles ils ont traité les questions théologiques. Si les théologiens contemporains sont en général si peu ouverts à la liberté, c'est qu'ils ne lisent pas, ou pas assez, les Pères.

4° De grâce, méfiez-vous des termes généraux et abstraits, et plus encore des formules générales et abstraites ; ne les acceptez que sous bénéfice d'inventaire. Ces mots et ces formules ont la prétention de nous faire voir les essences des choses ; or ces essences, nous ne les voyons pas ; nous les pressentons d'une certaine manière dans notre esprit, mais nous ne les voyons pas directement en elles-mêmes. C'est pourquoi notre savoir est très borné. Méfions-nous donc de la vanité de savoir, de l'ambition de pénétrer les essences et de connaître les raisons premières des choses. Méfions-nous des grands mots et des fantômes de l'intelligence. Ne soyons dupes ni d'autrui, ni de nous-mêmes ; ni des fausses sciences, ni des ambitions trompeuses. Nous ne sommes que des hommes. Soyons donc très modestes, et gardons-nous des

procédés tranchants et cassants des gens qui croient tout savoir. Dans un monde meilleur, nous verrons les choses et les essences face à face, mais dans celui-ci nous ne les voyons qu'en énigme : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem* (*I Cor.* XIII, 12). Il faut s'y résigner, si l'on veut être dans la vérité.

Méfiez-vous aussi des généralités absolues : elles sont presque toujours erronées, parce que ce sont, au fond, presque toujours des exagérations. Tel théologien occidental, par exemple, ne se trompe-t-il pas, quand, constatant une erreur ou plusieurs erreurs commises par un ou plusieurs théologiens orientaux, il dit : « *L'Orient* s'est trompé ; *l'Eglise orientale* enseigne telle erreur ; *elle* a tel défaut ; *ses théologiens* sont sans valeur, etc. ? » De même, tel théologien oriental ne se trompe-t-il pas, quand, sans connaître suffisamment *l'Occident,* il le juge dans son ensemble et même dans sa totalité ; quand, constatant en Occident telle erreur *locale* ou telle erreur *temporaire,* il déclare *tout* l'Occident erroné, sans se demander si les erreurs en question n'ont pas disparu ? Ne se trompe-t-il pas, quand, voyant le pape de Rome et les jésuites enseigner une hérésie, il déclare que toute l'Eglise catholique d'Occident est hérétique ; quand, attribuant à Calvin, à tort ou à raison, telle erreur, telle faute, tel vice, il proclame que tout le protestantisme est erroné, que toutes les Eglises protestantes sont vicieuses ; et surtout quand, voyant que telle doctrine est enseignée dans le protestantisme, il soutient ipso facto que cette doctrine est hérétique, sans examiner si cette doctrine n'est pas chrétienne et orthodoxe avant d'être reproduite par les protestants ?

5° Ayez bien soin de scruter à fond les formules théologiques que les écoles portent en cocardes ou en sautoirs. Généralement, elles aussi sont des erreurs, parce qu'elles sont des exagérations. Par exemple, certains protestants déclarent qu'ils veulent le Christ historique et non le Christ des formules métaphysiques ; qu'ils veulent le christianisme expérimental et non le christianisme dogmatique et traditionnel, parce que le christianisme est une vie et non une doctrine. Etc.

Qu'est-ce que tout cela ? Des mots creux, des antithèses erronées, des oppositions de fantaisie. Il est évident, en effet,

que le christianisme peut être à la fois une doctrine et une vie. Où y a-t-il opposition entre la doctrine et la vie? La vraie vie intellectuelle et morale ne suppose-t-elle pas une doctrine, et la doctrine vraie ne pousse-t-elle pas logiquement à la vie et à l'action? Evidemment. Donc voilà une première antithèse non fondée.

Et le christianisme expérimental est-il en soi nécessairement contraire au christianisme dogmatique et traditionnel? Nullement. Car le dogme vrai n'empêche pas l'expérience. Nos pères qui ont professé le christianisme dogmatique l'ont expérimenté et pratiqué aussi bien que nous, peut-être mieux que nous. Et le christianisme dogmatique, très expérimental pour eux, ils l'ont reçu de leurs pères; il était aussi traditionnel, et ce traditionnalisme n'empêchait ni le dogmatisme ni l'expérimentalisme. Et s'il en était ainsi autrefois, pourquoi ne pourrait-il pas en être encore ainsi aujourd'hui? Bannissez les traditions fausses, les dogmes faux, les expériences fausses, mais n'établissez pas de fausses oppositions entre des choses qui sont faites pour s'harmoniser et qui toutes sont nécessaires.

Il en est de même du Christ historique et du Christ des formules métaphysiques. De quelles formules métaphysiques veut-on parler? Sans doute des fameux « dogmes grecs », c'est-à-dire des définitions des conciles œcuméniques. En quoi ces définitions contredisent-elles l'histoire, les Evangiles, les lettres des apôtres, les écrits des Pères apostoliques? En rien. Et ceux qui affirment ces prétendues contradictions n'ont sans doute pas lu les définitions des conciles en question, ou ils prennent pour elles de simples opinions émises dans ces conciles par tel ou tel théologien, ou ils les interprètent mal.

En réponse à M. Stapfer, qui avait mis en opposition le Christ des formules métaphysiques et le Christ vivant dont on sent battre le cœur, Mr. E. Martin a très bien répondu: « M. Stapfer met en regard le Christ d'une certaine expérience et celui de certaines théories. On pourrait aussi bien opposer le Christ des tableaux historiques à celui de la foi. Ne transformons pas en antithèses de simples comparaisons. Il n'y a qu'un Christ, celui qui sauve, *donc celui de la foi;* mais après qu'on a senti battre son cœur, on éprouve le besoin d'en parler, de lui rendre témoignage, et ce témoignage pourra emprunter le langage d'un entretien familier, celui de la pré-

dication, celui de la prière, celui de l'histoire, celui de la philosophie ou d'autres encore. Chacun d'eux a ses avantages et ses pièges, tous sont insuffisants [1]. » Donc le Christ représenté dans les formules dogmatiques et dans les explications théologiques n'est pas faux, et il peut très bien se concilier avec le Christ représenté dans les sermons et les homélies, comme aussi avec le Christ glorifié dans les actes de vertu et dans les sacrements. Ce ne sont pas là des oppositions, mais des formes diverses, unes dans leurs variétés et variées dans leur unité. (Voir le *Catholique national* du 13 avril 1901, p. 29-30.)

6° M. Ch. de Mazade a écrit en mars 1891 : « Un des plus tristes fléaux du temps, c'est qu'on ne peut pas se résoudre à rester dans la simple vérité et garder dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, le sentiment de la proportion des choses ; c'est l'exagération, le goût des excitations factices et de la mise en scène, la manie de tout grossir, de tout dénaturer, de se répandre en polémiques bruyantes, au risque de compromettre parfois les intérêts les plus sérieux.»

Il en est de même en théologie. Méfiez-vous donc de l'exagération, soit dans autrui, soit en vous-mêmes. Rappelez-vous, et surtout mettez en pratique le conseil de St. Jacques (V, 12) : « Sit autem sermo vester : est, est, non, non. » Que l'amour de la nouveauté ne vous fasse jamais tomber dans l'erreur ; pour être neuf, on se laisse aller facilement à l'exagération soit dans les mots, soit même dans les idées. « O Timothee, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ » (*I Tim.* VI, 20). Soyez donc avant tout exacts et positifs ; ayez et pratiquez avec une conscience scrupuleuse le culte de la logique.

Toutefois, si je vous recommande de pratiquer la logique, je vous recommande non moins instamment d'éviter les abus de la logique. Tout abus entraîne un autre abus. En vous voyant forcer la note, le public deviendrait méfiant, passerait de la méfiance à l'opposition, et toute votre thèse, vraie en elle-même, serait rejetée à cause des conséquences forcées que vous en auriez tirées, ou à cause d'une idée excessive que vous lui auriez associée, ou par suite d'un terme exagéré

---

[1]) *Semaine religieuse* de Genève, 26 mars 1898.

ou malsonnant dont vous vous seriez servis. L'abus, en toutes choses, est pire que le non-usage. Prenez-y garde !

Que de gens ont rejeté, par exemple, l'incarnation, à cause des prétendues conséquences que des théologiens outrés, abusant de la dialectique dans ce qu'ils ont appelé « la communication des idiomes », en ont tirées à tort et à travers ! Que d'autres ont rompu avec l'Eglise, quand ils ont vu des théologiens ne pas se borner à réfuter l'erreur, mais s'acharner avec fanatisme à anathématiser et à maudire ceux des partisans de cette erreur qui avaient été manifestement de bonne foi et qui, au moment où l'on maudissait leur mémoire et où l'on anathématisait leurs personnes, n'étaient plus là pour se défendre ! *Summum jus, summa injuria.* A force de vouloir être juste, on devient quelquefois injuste. Prenez-y garde !

Sous prétexte de logique et de perspicacité, ne soyez pas trop fins. Trop de finesse aboutit à la subtilité ou à la ruse ; or n'est-il pas absurde de chercher à être subtil ou rusé avec Dieu et dans les choses de Dieu ? C'est plus qu'absurde, c'est misérable. Ayez donc simplement la pénétration de l'intelligence, la compréhension du bon sens, la rectitude de l'esprit dans la rectitude de la foi ; de la sorte vous ne resterez pas en deçà du but, et vous n'irez pas non plus au delà ; vous l'atteindrez vraiment. Ne soyez pas de ces théologiens qui cherchent toujours le fin du fin, qui veulent tout expliquer, et pour qui il n'est rien de caché ni dans l'essence divine, ni dans la génération du Verbe, ni dans la procession du St. Esprit, ni dans l'incarnation du Fils de Dieu, ni dans la rédemption, ni dans l'action de la grâce, ni dans la présence de J.-C. dans les sacrements, ni dans la manière dont se fera le jugement de Dieu, ni dans la nature du feu de l'enfer, ni dans la nature de la béatitude céleste. Ils connaissent tout, même la quintessence de la lumière dans laquelle J.-C. s'est transfiguré sur le Thabor. Ils savent tout, même l'alinéa du canon de la messe qu'il est absolument nécessaire de réciter sous peine de nullité de la consécration ! etc., etc. Pour vous, dans les questions d'une si déconcertante complexité, là où les anges de Dieu se voilent eux-mêmes la face, sachez ignorer. Imitez le Maître, N. S. J.-C., qui a avoué expressément que certaines choses ne sont connues de personne, pas même des anges du ciel, mais du Père seul : *nemo scit, neque angeli cœlorum,*

nisi solus Pater (*Matth.* XXIV, 36). Adorez donc les mystères, au lieu de chercher à les pénétrer. Fuyez la scolastique occidentale et la scolastique orientale ; attachez-vous d'autant plus aux vrais dogmes, qui ne sont ni orientaux ni occidentaux, mais universels, c'est-à-dire catholiques ou orthodoxes. A l'exemple des bons médecins qui cherchent à guérir les malades, même là où Hippocrate a dit oui et où Galien a dit non, cherchez à guérir les âmes, à consoler les malheureux, à éclairer les esprits, à dissiper les doutes, à fortifier la foi et la conviction, même là où les théologiens se contredisent. Les contradictions des hommes doivent disparaître devant les affirmations du Christ. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (Ie Ep. Jean V, 4).

Un philosophe a dit : « Sans contredit la philosophie doit être l'effort pour comprendre et l'ambition d'expliquer ; mais, elle est aussi, *à son sommet,* la conscience de ne point tout comprendre et le renoncement à trop expliquer : elle est donc l'émotion devant ce qui reste impénétrable, comme elle est la sérénité intellectuelle devant ce qu'elle éclaircit[1]. » Or, si un philosophe peut tenir un langage aussi sage, à plus forte raison cette sagesse s'impose-t-elle au vrai théologien.

Que votre théologie se concilie toujours non seulement avec la foi, mais avec l'esprit de foi. La théologie vraie cherche à expliquer la foi après l'avoir constatée et démontrée, mais elle ne la détruit pas, parce que, quelque grande lumière qu'elle répande sur les mystères de la foi, ceux-ci restent encore assez mystérieux pour exiger de nous une foi profonde, vaste et vive. Donc n'espérez jamais arriver à dissiper les mystères ; tel n'est pas le but de la théologie véritable, même de la théologie réellement scientifique ; contentez-vous d'en voir le côté rationnel, sage, divin. Vouloir aller plus loin, c'est s'abandonner au mirage et à l'illusion d'une vaine curiosité.

Si c'est presque une dérision de notre part d'oser tenter une science de l'univers (tant les choses que nous connaissons dans l'univers sont en petit nombre par rapport à celles que nous ne connaissons pas), à plus forte raison devons-nous, dans la science de Dieu que nous osons essayer, n'être ni absolus,

---

[1]) M. Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes.*

ni cassants. En de telles matières, la modération n'est pas seulement un devoir, elle est une preuve de droite raison.

7° Un défaut de logique extrêmement répandu consiste à transformer le particulier en général et le relatif en absolu. C'est plus qu'un défaut de logique, c'est un vice capital, en ce sens que cette transformation vicie non seulement les proportions des choses, mais même leurs essences. Or, ce vice abonde chez les théologiens, qui confondent trop souvent le zèle de Dieu avec la passion de l'absolu. Tel, par exemple, dans l'explication de la Trinité, transforme les relations divines en personnes absolues, et tombe, sans le vouloir, mais réellement, dans le trithéisme. Qu'il relise les conseils de St. Augustin sur ce point ; il y verra que le mot « personne » ne désigne ici que des relations divines. Tel autre, dans l'explication de l'incarnation, parle de Jésus-Christ « homme » comme de Dieu « simpliciter dictus » ; ne voyant que l'unité de la personne, il oublie les deux natures et commet les confusions les plus graves. Tel autre, en ecclésiologie, raisonne ainsi : « Le pape est le successeur de J.-C. ; or J.-C. est Dieu et par conséquent il possède tout pouvoir au ciel et sur la terre ; donc le pape possède tout pouvoir au ciel et sur la terre. » Chacune de ces propositions n'est vraie que dans un sens très relatif et très restreint ; donc les prendre dans un sens absolu, c'est se tromper du tout au tout. Les ultramontains ne voient pas que le papisme repose tout entier sur de tels sophismes. Et pour soutenir ces sophismes, que d'érudition accumulée, que de chicanes savamment ourdies! On a beau le faire remarquer aux malheureux sophistes ; ils répondent: *Ad majorem Dei gloriam... Omnia propter Christum!...* Ce sont des exaltés qui ne raisonnent plus.

Autant il est inexact, en histoire, de dire d'une manière générale et absolue que le Français est léger, l'Allemand lourd, l'Anglais égoïste, le Russe enfant, etc., autant il est erroné, en théologie, de prétendre que le catholique est autoritaire, le protestant libéral, l'orthodoxe conservateur. De fait, il y a autant de liberté que d'autorité dans le vrai catholicisme ; autant d'arbitraire, même cassant, que de conservatisme, même étroit, dans certains protestants. De fait, des orthodoxes (orientaux) n'ont pas conservé la grande liberté d'esprit des Pères

et ont accepté certaines étroitesses théologiques des théologiens romains. Donc, au lieu de trop généraliser, il faut se borner à prendre les hommes pour ce qu'ils valent, à voir les Eglises particulières telles qu'elles sont, à serrer les idées dans leur vraie portée, en un mot à ne jamais forcer la note. On n'est dans la vérité qu'à ce prix.

8° Fuyez donc aussi et surtout l'esprit de chicane. La chicane n'a pas seulement discrédité la justice et la jurisprudence, elle a discrédité encore et surtout la religion et la théologie. L'abus du *distinguo* est devenu proverbial ; il doit être banni absolument de notre milieu, qui est absolument clair, sincère et loyal. Ne cherchons pas à avoir raison par des arguties, même quand elles seraient spirituelles. Rappelons-nous le vers :

Et le raisonnement en bannit la raison.

A force d'ergoter et de vouloir tout démontrer, on embrouille tout. C'est un fait, que l'histoire de la scolastique a rendu indiscutable. Ne soyons d'aucune école, et nous n'éprouverons le besoin d'aucune chicane pour faire triompher telle école ou telle autre. Acceptons la lumière, de quelque côté qu'elle nous vienne, et cela, non parce qu'elle nous fait triompher nous-mêmes, mais uniquement parce qu'elle fait triompher la vérité : car la chose que nous devons aimer avant tout et par-dessus tout, c'est la vérité.

L'histoire de la théologie est remplie de disputes stérilest misérables culs-de-sac, où la raison s'idiotise. Qu'y a-t-il aujourd'hui de plus vide aux yeux des savants que les querelles des nominalistes et des réalistes, les querelles sur la grâce efficace et la grâce suffisante, les querelles sur les différences métaphysiques entre le *per Filium* et l'*ex Filio* dans la procession du St. Esprit, etc. ? Nous ne voulons plus perdre une minute à ces subtilités. Sortis heureusement de ces impasses, nous avons rebroussé chemin jusqu'au point de bifurcation, et là, quittant le mauvais sentier, nous avons repris la bonne voie, pour suivre la vraie direction qui mène au vrai progrès et au vrai but.

9° Avant d'adopter une opinion pour vous ou de la proposer à autrui, voyez d'où elle vient, ce qu'elle est en elle-

même et à quoi elle tend ; demandez-vous si elle est de nature à éclairer, à vivifier, à faciliter l'action, à sanctifier ; si les fidèles la comprendront, si les penseurs sérieux la jugeront sérieuse ou superficielle, féconde ou futile. Ces considérations ne sont pas inutiles : car la théologie de cabinet, qui se fait avec de l'encre et du papier, ne va pas loin. Celle-là seule est vraie et efficace, qui est vivante et qui pénètre dans les âmes vivantes. Si la scolastique n'a jamais été que factice et stérile, c'est qu'elle n'a jamais pu pénétrer dans le bon sens des fidèles, et qu'elle n'a eu de succès que dans les esprits subtils, curieux et vains, qui font de la théologie un amusement, un pincement de harpe devant l'Eternel, et non une démonstration de la vérité. Bref, du moment que vos études tournent à la pointe d'aiguille, à la subtilité, à la scolastique, soyez sûrs que vous êtes dans une mauvaise voie. Revenez alors à la simplicité de l'évangile et du bon sens.

Il ne faut donc pas vivre pour faire de la théologie, mais il faut faire de la théologie pour arriver à l'action, à la vie, à la vie chrétienne et sainte. La théologie n'est pas un but ; elle n'est qu'un moyen, une lumière, un réverbère qui montre la route, rien de plus. Or un homme doit être plus qu'une lumière et qu'un réverbère ; il doit être une force active et féconde, qui se sert de la lumière pour agir dans la droiture, pour faire le bien, pour arriver à l'idéal, à la sainteté.

Que de théologiens oublient d'être hommes, et se dispensent de toute action sainte ! Leur unique but est de scolastiquer, de faire de la dialectique et quelle dialectique ! Dès qu'ils ont trouvé une distinction subtile qui leur permette de chicaner, de prolonger un débat sur Dieu et sur la religion, ils sont heureux. Ils oublient que Dieu veut des flambeaux et non des faiseurs d'obscurité ; que la religion exige des bonnes œuvres, et non de misérables discussions, qui ne sont que des disputes vaines et souvent haineuses ; que l'Eglise vit du dévouement de ceux qui se sacrifient pour elle, de leurs souffrances et de leur mort, et non des ergoteries de ceux qui la sacrifient à leur entêtement. On demande quelquefois pourquoi il y a des théologiens qui semblent ne croire à rien, et dont la vie est plus scandaleuse qu'édifiante. C'est qu'ils se repaissent de pensées vides, de jeux de mots, d'arguments faux ; c'est qu'ils ne cherchent pas plus la vérité que la sainteté. Ils

abandonnent la foi objective pour leurs rêveries personnelles et leurs systèmes individuels, où se complaît leur moi ; et la foi objective, à son tour, les abandonne. Livrés alors à leur esprit de parti, enfermés dans le cercle étroit de leurs petites théories, ils ne vont pas loin. Vivez, vivez pour Dieu. Dès que vous remarquez que votre théologie ne vous pousse pas à des vertus plus élevées, qu'elle ne vous rapproche pas de Dieu, qu'elle ne vous sanctifie pas, c'est qu'elle est fausse et mauvaise.

10° Ne commencez jamais ni une explication, ni une discussion, sans avoir d'abord défini clairement les expressions qui servent de fondements à votre explication ou à votre discussion. Vous remarquerez que c'est presque toujours pour n'avoir pas fait ce travail préliminaire que l'on n'est pas d'accord et que les débats s'enveniment. Plus les termes dont je parle paraissent ordinaires et connus, plus vous devez en préciser le sens : car ce sont précisément les termes les plus communs, c'est-à-dire les plus généraux, les plus compréhensifs, qui sont pris dans des sens différents. Vous vous croyez d'accord avec vos interlocuteurs parce que vous employez les mêmes mots, méfiez-vous ; dans quelques minutes, vous verrez que l'accord n'est qu'apparent et qu'au fond les idées diffèrent sous les mêmes mots.

Les discussions ont été si subtiles sur les mots les plus ordinaires qu'on ne sait plus ce qu'ils signifient, et que chacun s'en fait des idées autres que celles du voisin. Les mots *Dieu, trinité, personne, hypostase, nature, essence, substance, surnaturel, grâce, foi, dogme, théologie, sacrement, eucharistie, présence réelle, consubstantiation, transsubstantiation, confession,* etc., ces mots prononcés devant dix personnes provoqueront très probablement dix opinions différentes ; et si l'on commence une discussion tant soit peu approfondie sur un de ces mots, sans le définir nettement, il est inévitable qu'on arrivera à des désaccords et qu'on finira par ne plus s'entendre du tout. « Ne sommes-nous pas demeurés d'accord, disent les jésuites de Pascal, de ne point expliquer ce mot, et de le dire de part et d'autre sans dire ce qu'il signifie ? » Donc ce dont les théologiens ont le plus besoin actuellement, ce n'est pas seulement la logique dans la conduite des idées,

c'est encore la clarté dans le sens des mots, et par conséquent la justesse des définitions des choses les plus élémentaires. Les théologiens les plus érudits ne s'entendent pas, parce que leur *a b c* n'est pas le même. C'est la science des notions élémentaires qui fait le plus défaut partout et dans tous les ordres de choses.

Je citerai, par exemple, un théologien protestant qui se pique d'exactitude et de rigueur en matière de critique, et qui dans une étude de 24 pages in-8° sur la Trinité, s'est permis de tailler et de couper à son aise dans la doctrine et dans le dogme, sans avoir pris la peine de définir strictement les mots *essence, hypostase, personne*, qui cependant jouent un rôle considérable dans cette question. N'est-ce pas là un procédé étrange et déplorable ?

Quel mot, par exemple, est plus usité que le mot *dogme?* Or, ce mot est une source de malentendus. Pour les uns, il signifie ce qui a été enseigné par Dieu dans l'A. et dans le N. T. ; pour d'autres, il signifie plus particulièrement la révélation faite par J.-C. même ; pour d'autres, l'enseignement apostolique ; pour d'autres, les définitions des conciles œcuméniques ; pour d'autres, tous les enseignements émis dans les conciles œcuméniques ; pour d'autres, les formules plus ou moins métaphysiques par lesquelles les théologiens ont prétendu définir les doctrines chrétiennes ; pour d'autres, les dogmes ne sont que des doctrines émises par les écoles théologiques grecques ; pour d'autres, les dogmes sont aussi les décisions formulées par les conciles que Rome appelle œcuméniques, depuis le 4e de Constantinople de 869 jusqu'à celui du Vatican de 1870 inclusivement. Bref, pour les uns, les dogmes sont des doctrines divines ; pour les autres, des erreurs évidentes et même des absurdités.

Je le répète, la règle élémentaire que l'on viole le plus, même dans les sphères élevées du monde théologique, c'est de définir clairement le sens des mots qu'on emploie, de manière à éviter des méprises. Rien de plus simple en apparence que de préciser le point de départ de la discussion ; c'est l'*abc* de la dialectique. Et cependant, en réalité, presque toutes les discussions s'obscurcissent, s'enveniment et restent stériles, parce qu'on n'est pas exact dans l'emploi du vrai sens des mots, quelquefois même des mots les plus usuels ; parce qu'on

prend pour synonymes des mots qui ne sont que voisins, mais non synonymes ; parce qu'on s'imagine que le sens qu'on leur prête est le vrai sens, même quand il ne l'est pas. Par exemple, qu'est-ce qu'un sacrement ? qu'est-ce que le sacerdoce ? qu'est-ce que la prêtrise ? qu'est-ce que l'épiscopat ? qu'est-ce que l'autorité dans l'Eglise ? Il semble tout d'abord que ces mots soient si simples qu'il n'est pas besoin de les définir. Et cependant c'est un fait que sur chacun d'eux s'élèvent des discussions très graves. Pourpuoi ces discussions et ces malentendus ? Parce que les théologiens qui discutent leur attribuent chacun un sens différent, et que dès lors il est impossible de s'entendre. On discuterait pendant des siècles sans arriver à un accord. La première chose à faire, c'est de remonter au point de départ, c'est de bien préciser ce que le Maître a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a établi, ce qu'il a ordonné. Tel est l'essentiel. Le mot scientifique que l'on emploie pour l'indiquer ou le résumer ne doit ni aller au delà, ni rester en deça ; il doit exprimer exactement et ne pas dépasser la vérité qui est toute sa raison d'être et sa seule raison d'être.

Autre exemple. Tous les jours, notamment dans la question eucharistique, on emploie comme synonymes les mots *vrai, réel, substantiel, corporel.* Qui songe à examiner si ces termes sont bien réellement synonymes, si le mot *réel* ne dépasse pas le mot *vrai,* si le mot *substantiel* ne dépasse pas le mot *réel,* si le mot *corporel* ne dépasse pas le mot *substantiel,* bref si le quatrième correspond exactement au premier et le premier au quatrième ? Que de soi-disant équivalences sont de réelles progressions et de trompeuses exagérations !

Méfiez-vous aussi des mots en *isme.* Ce sont des nids d'obscurité et d'amphibologie, ou encore des poids creux pour servir aux tours de force des acrobates et des colosses. Pas un de ces mots n'éveille la même idée dans les esprits qui les accueillent sans les définir. Il faut donc les démasquer, les dévisager, les analyser anatomiquement, les mettre à nu, dans l'impossibilité de faire illusion à qui que ce soit. Il faut, avant de s'en servir, les mettre d'accord comme des violons, sans quoi l'on jouera faux et l'on discutera à tort et à travers.

Prenez d'autant plus vos précautions qu'on a l'habitude de sous-entendre l'essentiel. « C'est connu, cela va de soi, c'est évident », etc. ; tels sont les prétextes qu'on invoque pour se

dispenser d'être précis, et l'habitude de l'imprécision est si facile à contracter qu'elle existe à peu près partout, et plus enracinée qu'on ne pense. De là des *à peu près* perpétuels, qui mènent à des contradictions, qui vicient les esprits et qui faussent la vérité. Prenez garde aux sentences d'école ; il en est d'elles comme des moines, il est plus facile d'en trouver que des raisons.

11° Méfiez-vous aussi de la théologie d'imagination et de sentiment, sauf dans les sujets d'imagination et de sentiment. Je veux dire que dans les sujets de morale, de vie pratique, de sentiment et de piété, vous pouvez laisser jouer votre imagination comme votre cœur ; ces deux facultés sont alors à leur place. Mais dans les sujets de doctrine et de dogme, il faut les exclure impitoyablement. C'est l'imagination qui a créé ces sens mystiques et accommodatices dont certains commentateurs des Ecritures sont remplis, et par lesquels ils ont détourné le véritable sens des textes sacrés ; c'est elle qui a créé le langage vague, poétique, indéterminé, qui a donné lieu à la plupart des exagérations et des hérésies ; c'est elle qui a créé le dilettantisme en théologie, cette plaie de la théologie ; c'est elle qui remplace les vues justes, les arguments logiques, dont les dilettantes sont incapables, par des à peu près et même des contre-sens, qui faussent les dogmes et l'esprit théologique. Oui, certes, c'est une mauvaise méthode de remplacer les démonstrations par des métaphores, et d'exiger d'autrui des actes de foi là où l'on devrait soi-même produire des arguments de raison.

Etant donnée l'importance des saintes Ecritures, on ne saurait assez les entourer de respect; et il semble que la première marque de respect à leur donner, devrait être l'exactitude dans l'emploi de leurs textes. C'est le minimum. Or, cette exactitude est precisément la chose à laquelle on s'applique le moins : autant on s'empresse de citer un texte pour faire de l'effet dans le discours, ou pour corroborer une réflexion, autant on néglige de voir si le texte cité a bien réellement le sens qu'on lui prête. Tel théologien qui a cité un texte de l'Ecriture, se croit, de bonne foi et par routine, couvert de ce texte et autorisé par lui à soutenir sa propre opinion, sans remarquer que le vrai sens de ce texte est tout autre que

celui qu'il lui attribue. Ce n'est pas seulement dans l'Eglise de Rome qu'il y a abus du sens accommodatice, c'est dans toutes les Eglises. Le premier devoir du théologien exact est de contrôler, par le contexte, le sens du texte qu'il emploie, et de ne l'employer que dans son vrai sens. Si tout le monde suivait cette règle, qui n'est qu'une règle de simple droiture, la plupart des hérésies seraient supprimées, parce qu'alors le sens privé ou individuel des hérétiques apparaîtrait manifestement erroné.

12° Méfiez-vous également de la théologie de jalousie et de rancune. Jules Ferry répliqua un jour à un adversaire : « On ne fait pas de la politique avec des rancunes. » Je dirai de même qu'on ne fait pas de la théologie avec de l'esprit de parti, encore moins avec des jalousies d'Eglise à Eglise, d'école à école. Donc, dès que vous voyez qu'une discussion s'envenime, qu'il n'est plus question de la vérité, que les personnalités se glissent à la place des principes, que l'adversaire veut avant tout faire triompher son parti ou son système, et non la vérité; qu'il n'écoute plus vos raisons pour s'instruire, mais uniquement pour les réfuter, quelles qu'elles soient ; cessez et retirez-vous dans le silence. Continuer la discussion serait perdre son temps. Marcher sur un tel terrain serait reculer, et non avancer.

13° Cultivez la théologie de conciliation. Elle est à peine née. En quoi consiste-t-elle ? Le voici :

Les philologues se sont pris par les cheveux pour soutenir, les uns que le *u* des Latins se prononçait *u*, les autres qu'il se prononçait *ou*. Que d'encre a été répandue pour démontrer l'exclusivité de la prononciation *u* et l'exclusivité de la prononciation *ou* ! Et maintenant on s'aperçoit que les deux prononciations étaient pratiquées. Donc les deux sont bonnes et ni l'une ni l'autre n'est la *vraie,* parce que l'une et l'autre sont *vraies*. Voilà la philologie de conciliation.

En littérature, on a présenté longtemps le classicisme et le romantisme comme deux systèmes absolument contraires. Et maintenant les critiques reconnaissent que, si sur certains points il y a opposition, cependant, en somme, le romantisme bien compris est la continuation et le perfectionnement du

classicisme bien compris. Les deux ennemis d'autrefois sont des amis du lendemain. Voilà la littérature de conciliation.

Si des adversaires meurent quelquefois irréconciliables, la conciliation des idées finit toujours, au contraire, par triompher : tout d'abord elles paraissent opposées, puis on les voit mieux et on les harmonise. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle Corneille et Racine étaient contraires, au XVIIIe Voltaire et Rousseau, au XIXe Lamartine et V. Hugo ; et aujourd'hui nous les concilions, nous sommes tous les disciples des uns et des autres. L'école classique du XVIIe siècle cherchait surtout, dans les choses et dans les hommes, le général, l'universel, le permanent ; l'école romantique du XIXe cherchait, au contraire, le particulier, le personnel, le contingent, le divers ; et l'école éclectique d'aujourd'hui cherche les deux éléments, l'homme complet et les choses complètes.

On le voit, concilier ainsi n'est pas altérer la vérité ; c'est au contraire la compléter et la faire mieux connaître. En philosophie et en science, il en est de même. Les sciences fragmentaires sont séparées, mais la vraie philosophie les unit, les coordonne, les pénètre ; et en les pénétrant, elle se pénètre à son tour des données progressives des sciences. Il y a ainsi réaction des sciences sur la philosophie, et de la philosophie sur les sciences. C'est précisément le contraire de ce que prétendait A. Comte, lorsqu'il affirmait que les sciences avaient tué la métaphysique, comme la métaphysique avait tué la théologie. Les sciences ont tué l'a priori de certains métaphysiciens, mais elles n'ont pas tué la métaphysique même, qui se concilie très bien avec elles.

De même, la théologie, en progressant comme science, en se modifiant d'après les données exactes de la philosophie et des sciences, en se conciliant avec toutes les vérités démontrées de l'ordre naturel, se fortifie et se perfectionne. Ce n'est pas le dogme qui change, pas plus que ce n'est le bon sens qui change dans les changements des sciences et de la philosophie. Ce qui change, ce sont les points de vue humains de la théologie. Que de disputes, autrefois, pour soutenir, là, que les Pères ont enseigné le *filioque,* ici, qu'ils ne l'ont pas enseigné ! Et maintenant, mieux informés, les théologiens constatent que des Pères l'ont enseigné, que d'autres n'en ont pas parlé, et ils concluent que ce n'est ni un dogme comme tel l'avait

prétendu, ni une hérésie comme tel autre l'avait soutenu, mais simplement une opinion libre. Voilà le résultat de la théologie de conciliation.

Cette théologie de conciliation est plus vraie, parce qu'elle ouvre à la vérité un champ plus vaste que celui de l'exclusivisme et de l'anathème. Que l'on anathématise l'erreur, très bien ; mais que de vérités ont été anathématisées comme des erreurs, et qui sont cependant des vérités ! C'est la théologie de conciliation qui opère ces réhabilitations pour le triomphe de la vérité et de la justice. C'est elle qui dissipe les malentendus. C'est elle qui perce à jour les questions de mots. C'est elle qui éclaire les expressions obscures, et qui définit les termes amphibologiques. C'est elle en un mot qui renouvelle la théologie.

14° Considérez que la foi n'est pas une passion, mais une vertu. C'est bien différent : une passion peut n'être pas une vertu, et une vertu peut n'être pas une passion. La foi est une lumière, et la lumière vraie doit se transformer en chaleur dans les facultés qui vivent de chaleur ; c'est ainsi que la foi doit allumer le zèle et la charité, mais sans cesser d'être la foi, et sans devenir ni le zèle ni la charité. La foi doit rester conviction, et la conviction ne doit pas être une passion. Elle peut être claire, ferme, intrépide, sans être passionnée. La foi-passion ne tarde pas à fausser le dogme en y introduisant des opinions individuelles, en mêlant le divin et l'humain ; et de même qu'elle fausse le dogme, elle dénature la morale en donnant à la vertu un caractère emporté, une outrance, qui viole la mesure, et qui, manquant de justesse et de justice, manque aussi de sagesse. Ce n'est plus la vraie foi.

15° Méfiez-vous donc des époques passionnées, des débats immodérés, des discussions irritantes, ainsi que des personnalités tapageuses et des docteurs casse-cou. Vous les trouverez non seulement aux seizième et dix-septième siècles, depuis l'apparition des jésuites, qui ont tout passionné, mais déjà même au seuil de la scolastique, dans ce neuvième siècle, siècle fatal, qui fut le berceau du *romanisme* et aussi de ce qui a été appelé le *byzantinisme*. De même que le *romanisme,* inauguré principalement par le pape Nicolas Ier, n'est nullement le

catholicisme occidental, de même le *byzantinisme* en question n'est nullement l'orthodoxie orientale. Faites bien cette distinction. Lorsque vous étudiez l'Eglise catholique d'Occident, distinguez toujours les dogmes de l'ancienne Eglise et les spéculations nouvelles des théologiens ; de même, lorsque vous étudiez l'Eglise orthodoxe d'Orient, distinguez toujours, au milieu des divisions dont elle a été le théâtre dans ses quatre patriarcats, les dogmes de l'ancienne Eglise, et les subtilités nouvelles de certains de ses théologiens. Grâce à cette importante distinction, vous ne perdrez jamais de vue, ni en Orient ni en Occident, l'Eglise universelle, fidèle à conserver le dépôt de la foi, malgré les théologiens qui ont inventé des expressions nouvelles et des explications nouvelles, dont les unes peuvent être bonnes, mais dont d'autres sont certainement erronées. De la sorte, vous éviterez le particularisme étroit, le chauvinisme théologique et ecclésiastique, non moins fatal que le chauvinisme national et politique ; vous éviterez l'esprit de clocher et de sacristie, qui obscurcit les questions et qui entretient l'*odium theologicum*. Vous resterez dans le maintien de la foi une et universelle, dans l'esprit de la grande théologie, dans l'application ferme et juste du critérium catholique, dans l'amour de l'Eglise universelle, laquelle doit dominer dans nos cœurs toutes les Eglises locales et particulières.

De même que nous, anciens-catholiques, nous n'hésitons pas, au nom de la vérité et des intérêts de l'Eglise universelle, à blâmer les exagérations de tout genre et les erreurs qui ont été commises en Occident, même par des personnages illustres, dont nous condamnons les procédés, ainsi les véritables orthodoxes d'Orient ne doivent pas hésiter à blâmer, avec les mêmes sentiments, ceux de leurs théologiens, même célèbres, qui ont troublé leurs Eglises particulières et qui ont pu, comme docteurs privés, employer des expressions regrettables ou mal comprises, dépasser la juste mesure, et même émettre des opinions aujourd'hui inacceptables.

En parlant de la sorte, nous réitérons l'assurance de notre profonde vénération pour l'Eglise d'Orient, qui reste distincte de telles ou telles personnalités discutées et discutables, de tels ou tels systèmes théologiques, résultats de la scolastique du moyen âge, des passions et des ténèbres des époques susdites.

Geoffroy a dit : « Le patriotisme est une grande vertu en morale et en politique ; c'est un grand vice en littérature. Il faut se dépouiller de toute affection nationale, il faut oublier son pays si l'on veut juger les auteurs étrangers anciens ou modernes. » J'en dirai autant en théologie. L'esprit de clocher peut rendre injuste et induire en de graves erreurs. Je citerai, comme exemple, un théologien qui, croyant posséder le monopole de la vérité, non seulement commet les plus grosses erreurs sur les sacrements et sur l'eucharistie en particulier, mais manque encore des notions les plus fondamentales de la théologie et ignore les éléments de la critique, de l'exégèse et de l'histoire. Il attaque le protestantisme sans savoir en quoi il consiste, et pratique lui-même, dans ses interprétations des textes, un arbitraire qui révolterait les protestants les plus arbitraires. Lorsqu'il invoque les Pères, il a soin d'écarter les textes qui renversent son hypothèse, il fait un choix (αἵρεσις), et un choix inspiré par un esprit de parti évident ; car, s'il les citait tous, la loyauté l'obligerait à convenir que les Pères ne sont pas d'accord sur le point qu'il examine, tandis qu'il prétend que la doctrine qu'il impute à ceux qu'il a cités est la doctrine unanime des Pères et de l'Eglise. De plus, là où les Pères ont employé le mot « mystique », qui détermine clairement leur croyance, il le supprime et il leur attribue un sens matériel absolument erroné. En outre, il confond une poésie liturgique avec un document strictement dogmatique ! Il cite un document papiste du XIIIe siècle pour déterminer la doctrine de l'Eglise des huit premiers ! Dans un ouvrage sur « les sacrements » de l'Eglise orthodoxe, il trouve moyen de citer le cérémonial de l'élection et du couronnement du pape de Rome, et encore se croit-il obligé, à la fin, de faire cette remarque dont on cherche l'importance : « Seit dem Verlust des Kirchenstaates kann der Ritus der Papstkrönung nicht mehr vollständig beobachtet werden ! » Etc., etc.

Pour éviter l'esprit de clocher, il faut voir les œuvres, les choses et les idées en elles-mêmes, indépendamment des Eglises locales, des pays, des races, des écoles. On n'est impartial qu'à cette condition.

Prenons y garde. Les sophismes que l'on se fabrique pour se dispenser d'un travail pénible, ou pour cacher un défaut, une erreur, une situation défectueuse, un état d'infériorité ma-

nifeste, etc., sont très nombreux et très subtils. Ils sont légion; notre atmosphère ambiante en est remplie, indépendamment de ceux qui grouillent dans les bas-fonds de notre orgueil et de notre paresse. Je ne citerai qu'un exemple. Un jour, je reçus la visite d'un théologien étranger, qui ne connaissait ni l'Allemagne, ni la langue allemande, ni les publications théologiques allemandes; et comme il aspirait à jouer un rôle théologique important entre l'Orient et l'Occident, je lui fis remarquer que, pour réaliser un tel projet, il fallait être très au courant de toutes les questions théologiques discutées entre l'Orient et l'Occident, et par conséquent connaître la théologie allemande. Il sourit, de ma naïveté sans doute, et sembla dire qu'il avait trouvé le moyen de se passer d'un tel travail. J'insistai et il me répondit par l'argument que voici: « L'Allemagne, c'est le protestantisme; or le protestantisme n'est pas une Eglise; et, d'autre part, là où il n'y a pas d'Eglise, il n'y a pas de théologie véritable, la théologie véritable n'existant que pour la vie de l'Eglise. » Je souris à mon tour, et je pris la liberté de lui faire observer modestement que, si l'Allemagne est en très grande majorité protestante, cependant elle compte aussi des théologiens catholiques de valeur; que, si la notion de l'Eglise une et universelle était ébranlée parmi les protestants, cependant ceux-ci n'en formaient pas moins des Eglises particulières très actives; que l'Eglise étant une société et la théologie une science, celle-ci était nécessairement indépendante de celle-là; qu'il ne s'agit pas seulement de connaître la théologie particulière de telle Eglise particulière, mais la théologie scientifique qui domine toutes les Eglises particulières, et qui existe en elle-même, étant fondée sur le dogme qui vient de J.-C. seul, et étant éclairée par les sciences historiques, philologiques, philosophiques, etc.; qu'en Allemagne enfin la théologie comme science était développée plus que partout ailleurs, et qu'un théologien qui l'ignorait ne pouvait pas compter dans le monde théologique sérieux, alors même qu'il serait un grand docteur dans les sacristies. Mon interlocuteur se tut, mais je vis à sa physionomie qu'il était de ceux qui ne sont jamais battus, parce qu'ils ont leur siège fait d'avance et qu'ils cherchent le triomphe de leur moi ou de leur confession particulière, au lieu du triomphe de la vérité chrétienne et de l'Eglise universelle.

16° Si la haine théologique *(odium theologicum)* est devenue proverbiale, l'orgueil ecclésiastique *(ecclesiastica superbia)* ne l'est pas moins : car celui-ci n'est ni moins grand ni moins néfaste que celle-là. La haine et l'orgueil aveuglent l'intelligence ; la vérité habite avec la charité et l'humilité.

Certes, il est très beau d'être dévoué à son Eglise et de la croire la plus parfaite de toutes. Mais encore faut-il ne pas oublier qu'une Eglise est une société d'*hommes ;* que tous les hommes, si saints qu'ils soient, sont toujours des hommes et par conséquent incomplets et imparfaits ; que, si J.-C. a promis d'être avec son Eglise et avec les plus petits groupes réunis en son nom (*Matth.* XVIII, 20), il ne leur est pas uni *parce qu'*ils sont parfaits, mais *pour qu'*ils le deviennent, ce qui est bien différent. Qu'ils ne soient pas parfaits, il suffit d'être sensé pour le constater. Donc, même lorsqu'on est convaincu qu'on est dans la véritable Eglise, on doit être non moins convaincu, si l'on est sensé, qu'on a encore beaucoup de choses à apprendre, de ces choses qui sont du domaine de tous les penseurs et que nos adversaires ont peut-être étudiées avec des méthodes meilleures que les nôtres.

Répétons-le-nous sans cesse, parce que c'est une vérité capitale : la conviction la plus enracinée, si elle est droite et chrétienne, ne saurait logiquement engendrer l'orgueil. On peut avoir une foi inébranlable en J.-C., et rester doux et humble de cœur : discite a me quia mitis sum et humilis corde (*Matth.* XI, 29). On peut avoir un profond respect pour les maîtres qui nous ont enseigné la religion et la théologie, sans se croire obligé de les tenir pour infaillibles et de repousser les yeux fermés toute explication théologique qui ne cadre pas avec la leur. Si Dieu lui-même daigne nous écouter, nous chétifs, comment pourrions-nous ne pas écouter d'autres hommes, peut-être aussi intelligents que nous, peut-être même plus instruits que nous ? Eh quoi ! n'aurions-nous donc plus rien à apprendre, pas même d'un adversaire ? Aurions-nous à ce point le monopole de l'orthodoxie et de la science théologique ?

Cet orgueil et cet exclusivisme ecclésiastiques sont toujours repoussants pour tout homme qui aime la vérité pardessus tout ; mais ils le sont bien davantage encore, quand ceux qui en sont atteints commettent justement les mêmes fautes, emploient les mêmes procédés erronés, recourent aux

mêmes faux raisonnements, qui ont cours dans les Eglises qu'ils condamnent. Ce cas se présente plus souvent qu'on ne pense, tant l'on se connaît peu soi-même et tant il est facile de tomber dans les défauts que l'on reproche à autrui ! Tel, par exemple, qui a horreur du protestantisme, se permet, dans l'usage des textes scripturaires, des licences qui souvent dépassent certainement celles des protestants. Tel qui condamne Rome, se sert, sans s'en douter, des procédés scolastiques de Rome, adopte les théories et les expressions de la scolastique ultramontaine, et les introduit dans sa théologie, qu'il croit néanmoins pure de toute erreur, tant sont grandes son ignorance des sources et sa méconnaissance de la véritable orthodoxie !

J'ai sous les yeux des jugements de théologiens occidentaux sur l'Eglise orientale, jugements qui sont d'une vanité et d'une naïveté absolument puériles ; et aussi des jugements de théologiens orientaux sur les diverses Eglises de l'Occident, qui sont peut-être plus puérils encore. Il est temps, au nom de la vérité, au nom du Christ, que ces abus disparaissent, et que l'on ne cherche plus qu'une seule chose en matière de science, l'exactitude objective ; et il faut enfin que l'on sache que, pour atteindre à l'exactitude objective, il faut réaliser avant tout, en soi-même, l'exactitude subjective par l'humilité, qui, elle aussi, est une vérité.

C'est cet orgueil de clocher qui vicie en grande partie la théologie romaniste. Les papistes, en effet, lorsqu'ils ont à juger des adversaires, partent de ce point de vue : que tout adversaire, tout schismatique, tout hérétique, ne les combat que par orgueil, par intérêt ou par une autre passion, mais jamais par amour de la vérité. Freppel a dit : « Il y aurait de la naïveté à croire que les révoltes contre l'Eglise prennent leur racine dans le domaine de la spéculation pure[1]). » Cette conviction — si c'en est une — dénote un prodigieux orgueil : car celui qui juge ainsi, s'adjuge simplement le monopole de la vérité, de la rectitude et de la bonne foi. C'est lui qui est le saint et le seul saint ; les autres sont des coupables, par le seul fait qu'ils sont d'un avis contraire au sien ! Si de tels procédés venaient à se généraliser, toute discussion deviendrait

---

[1]) *St. Cyprien*, p. 275.

par cela même impossible. Donc, non seulement ces procédés sont ridicules, non seulement ils sont péremptoirement démentis par les faits, mais encore ils ne peuvent qu'induire gravement en erreur ceux qui les pratiquent.

17° Enfin, lorsque vous remarquez que vous vous êtes trompés, n'hésitez pas : coûte que coûte, quelque chère que vous soit votre erreur, quelque pénible qu'en soit l'aveu, reconnaissez votre méprise, confessez-la devant vous, devant Dieu, devant les hommes. Au lieu d'écouter l'amour-propre qui engage toujours à se tromper soi-même, rétractez-vous loyalement, et embrassez la vérité noblement : la vérité, c'est Dieu ! Comment dès lors ne pas l'étreindre de toute son âme ? Si le parti auquel vous appartenez, l'Eglise particulière dont vous êtes membres, le pays dont vous êtes citoyens, l'école dont vous êtes disciples, devaient vous blâmer de votre rétractation, faites-la avec une double énergie, et élevez-la jusqu'à la hauteur divine du sacrifice. Oh ! si, dans chaque Eglise, tous les théologiens faisaient leur examen de conscience et avaient le courage de confesser leurs torts, leurs exagérations, leurs erreurs, combien l'Union des Eglises serait facilitée, et quelle renaissance superbe pour le christianisme, pour la foi et pour la théologie ! Mais, hélas ! nous ne voyons chez nous que des qualités et chez autrui que des défauts ! C'est nous, et nous seuls, qui avons le monopole de la foi vraie, du dogme vrai, de la théologie vraie ! Les autres Eglises sont de fausses Eglises ! La Fontaine l'a dit,

> Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
> Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes...
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui !

Tels sont les points qui m'ont paru avoir le plus d'à propos, et sur lesquels je me permets d'appeler l'attention de tous les hommes de bonne foi. Si Satan se transforme quelquefois en ange de lumière, c'est aux hommes de lumière à trouver les moyens de le démasquer.

E. Michaud.